

buc à faire régner dans les codes et dans les institutions, aussi bien que dans les mœurs, la justice et l'humanité ; les beaux-arts eux-mêmes s'en inspirent, et il est tel d'entre eux, l'Architecture, qui a toujours trouvé, dans la manifestation de l'idée religieuse, l'inspiration de ses plus fameux chefs-d'œuvre.

La croyance à l'existence de Dieu tient une très grande place dans l'histoire de la pensée humaine. Mais, si grande que soit cette place, il appartient à la Philosophie de chercher si elle l'occupe légitimement ; car c'est le propre de la Philosophie de ne rien admettre sans contrôle.

Elle pose donc comme une question pour la raison, ce que le sens commun et la foi, l'un instinctivement, l'autre par soumission à la loi religieuse, acceptent comme un fait avéré.

Il n'y a pas lieu de craindre que la Philosophie se trouve en désaccord avec le sens commun et avec la foi : sans doute il y a eu quelques athées parmi les philosophes ; encore n'est-il pas bien sûr que la qualification d'*athée* soit absolument méritée par tous ceux à qui on l'applique ; mais, en tout cas, ce serait encore l'exception.

Nous ne nous bornerons pas, bien entendu, à cette assertion banale que l'exception confirme la règle, et nous devons chercher à quels titres, par quelles raisons, en un mot sur quelles preuves l'existence de Dieu est et doit rester l'objet d'un véritable dogme philosophique.

Avant d'entrer dans l'examen de ces preuves, il faut dire tout d'abord qu'elles ne sont pas autre chose que des vérités entrevues par toutes les intelligences. La science ne les découvre pas ; mais elle fait en sorte de les préciser et de les éclaircir.

Toutes supposent d'ailleurs, comme élément fondamental, une conception de la raison. Tant vaut cette conception, tant vaut la preuve elle-même.

De là une différence notable entre les preuves de la Théodicée et les démonstrations mathématiques.

Celles-ci reposent sur des principes dont personne (sauf peut-être trois ou quatre sceptiques à outrance) ne conteste la vérité ; il est toujours possible de démontrer une conséquence en remontant à son principe, et de forcer la conviction des esprits les plus récalcitrants.

Au lieu qu'en Théodicée, se refuser à la conséquence et se refuser au principe, c'est tout un, la conséquence n'étant que le principe lui-même, sous une forme plus concrète.

Comment faire admettre, alors, la conséquence à qui nie le principe ? par exemple, la nécessité d'une cause première à celui qui n'admettrait pas la nécessité des causes en général ? C'est là, dira-t-on, une aberration de l'esprit. C'est bien notre avis ; mais cette aberration, on ne peut le nier, est assez fréquente.

Aussi les arguments de la Théodicée sont-ils faits, moins pour ramener et convaincre ceux qui ne croient pas, que pour affermir et éclairer ceux qui, d'avance, croient implicitement. La Philosophie ne saurait, selon nous, avoir sur ce point de plus hautes prétentions. C'est dans un autre ordre d'idées et de sentiments que peuvent se produire les illuminations soudaines et les conversions complètes.

J. BRISBARRE.

Arithmétique

TABLES D'ADDITION.

Pour pouvoir opérer l'addition, on doit savoir ajouter mentalement un nombre d'un chiffre à un nombre quelconque.

Les divers cas peuvent être mis en tableau, et constituer ce qu'on nomme des tables d'addition.

Mais on peut faire de cette étude un excellent et utile exercice de *calcul mental*, sous deux aspects différents, dont nous allons donner des modèles.

1^{er} EXERCICE D'ADDITION, CALCUL MENTAL.

0 et 0 font 0, 0 et 1 font 1, 0 et 2 font 2, 0 et 3 font 3..... 0 et 9 font 9, 0 et 10 font 10.

1 et 0 font 1, 1 et 1 font 2, 1 et 2 font 3, 1 et 3 font 4..... 1 et 9 font 10, 1 et 10 font 11.

2 et 0 font 2, 2 et 1 font 3, 2 et 2 font 4, 2 et 3 font 5..... 2 et 9 font 11, 2 et 10 font 12.

Et ainsi de suite, en partant successivement des nombres 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.